

Tout est
sous contrôle



AU DIABLE VAUVERT

Christopher Bouix

Tout est sous contrôle

Roman



Du même auteur

LA THÉORIE DE L'ICEBERG, Gallimard, roman jeunesse

ALFIE, Au diable vauvert, roman

Sous le pseudonyme de Nataël Trapp :

LES 7 VIES DE LÉO BÉLAMI, Robert Laffont, roman jeunesse

ISBN: 979-10-307-0671-0

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« Chaque homme tue l'être qu'il aime. »

Oscar Wilde

I

Sibylle

pèce de morue vieille morue vieille truie esp

— Sibylle!

La voix venait de l'étage du dessous, par l'escalier. Toujours la même voix ridée, rocailleuse, entêtée. La vieille devait être coincée quelque part. Sibylle entendait, depuis une dizaine de minutes, les roues paniquées du fauteuil qui cognaient contre tous les coins de meubles. Elle l'imaginait insistant, renâclant, butant, le visage déformé par cette colère dont elle ne se départait jamais.

morue vieille

— Sibylle!

Elle se leva du lit et inspecta son visage dans le miroir de la chambre, prenant tout son temps. De fines rides entouraient ses yeux, et la chair de ses joues s'était quelque peu relâchée. Elle cligna deux fois. Son champ de vision fut instantanément recouvert par la page d'ouverture de l'application en surimpression sur ses lentilles connectées:

< Bienvenue sur *HappyApp*! >

< Utilisateur: Sibylle Reindl >

< Nombre d'amis: 1 338 >

< Indice de bonheur: 3,2 >

< Évolution de votre indice depuis votre dernière connexion: - 0,0004 >

- < Nombre de demandes d'amis en attente : 0 >
- < Nombre de messages en attente : 0 >
- < Nombre de consultations de votre profil HappySingle :

4 >

- < Options proposées : >
 - < Envoyer un message >
 - < Publier du contenu en ligne >
 - < Rencontrer des célibataires en ligne >

Sibylle poussa un soupir et cligna pour se déconnecter aussitôt. La chambre qui l'entourait exhalait une odeur rance et humide. Le papier peint, vert sombre, qui se décollait dans les coins, devait dater d'une vingtaine d'années. Parfois, il arrivait à Sibylle, lorsqu'elle se réveillait le matin, de ne pas savoir où elle se trouvait. Ses paupières battaient et il lui fallait quelques secondes pour se souvenir. C'était absurde, c'était

truie vieille morue

comme si son âme avait cherché, toute la nuit durant, à s'échapper. Est-ce que la vieille du dessous ressentait la même chose ? La « locataire », comme l'appelait Sibylle.

— Sibylle, tu m'entends ? !

Elle rouvrit HappyApp et relut la ligne « nombre de messages en attente », surimprimée en rouge sur son champ de vision augmenté. Zéro. Toujours zéro. En bas, le fauteuil insistait, tentait de se frayer un chemin à travers le salon trop fourni, peuplé de vieux meubles, de vieux bibelots, de vieux tapis. Le parquet grinçait sous l'effet des roues, accompagné par les râles rageurs de la vieille

truie

dame. Sibylle passa une main dans ses cheveux, ses longs cheveux auburn qui avaient fait sa fierté quand elle avait vingt ans. *Si seulement j'avais su en profiter.* Aujourd'hui, ils avaient sans doute perdu un peu de leur éclat, mais elle aimait toujours les coiffer, les façonner, leur donner

du volume et de la brillance. C'était, finalement, la seule partie de son corps dont elle prenait encore un peu soin, quand elle en avait le temps, ou l'humeur – ou quand cette sale bile noire ne lui tombait pas dessus, remplissant ses poumons et son cœur d'une sourde paralysie qui l'empêchait même de sortir du lit. *Sales matins. Envie de rien. Envie d'en finir, puis de rien.* Mais ce matin, ce n'était pas pareil.

Après avoir longuement inspecté les mèches sur son front pour s'assurer que n'y avait pas poussé le moindre poil blanc, elle boutonna le haut de sa chemise de nuit et tâcha d'adresser un sourire au reflet replet et bouffi par le sommeil qui lui faisait face. Le miroir connecté lui indiquait en temps réel ses données de santé et d'apparence :

- < Heures de sommeil : 5 >
- < Indice de fraîcheur du teint : 2,7 >
- < Relâchement des tissus du visage : 8 >
- < Communicabilité du sourire : 3,3 >

Elle cligna des yeux de nouveau et sélectionna, dans le menu d'affichage de ses lentilles, l'option « voir votre historique de publication ». Toutes les vidéos qu'elle avait enregistrées et choisies de poster en ligne sur HappyApp s'y trouvaient. Rien de particulier : des moments de vie, banals. Sibylle sur le chemin du travail. Sibylle observant un oiseau dans un jardin public. Sibylle à la table d'un fast-food. Pas étonnant que son indice de bonheur soit si

— Sibylle!

bas. Si scandaleusement bas. Pas étonnant que seuls quatre utilisateurs aient consulté son profil depuis hier. Sans doute de vieux pervers. C'était ce que lui disait toujours la vieille dans un rire torve et méchant. Des vieux pervers qui n'en veulent qu'à tes fesses. Ils doivent être en manque, les pauvres, pour avoir envie de ça. Sibylle s'abandonna

quelques instants à la contemplation de cette idée, puis se leva de la coiffeuse où elle s'était installée. Le miroir à cristaux liquides était orné de photographies diverses qui défilaient sur son cadre numérique. Images d'enfance, d'adolescence, d'anciens amis, de connaissances furtives, mais dont Sibylle avait conservé le portrait holographique. Elle songea

vieille morue tu vas y passer un jour tu vas

que ce n'était peut-être pas trop tard. Un sursaut d'optimisme lui fit quitter sa chambre. De toute façon, elle devrait être au travail moins d'une heure plus tard. Elle s'était déjà fait porter pâle deux jours cette semaine. Et aujourd'hui, c'était décidé, ce serait un jour heureux. Peu importait combien cela lui coûterait, il fallait qu'elle y mette un peu du sien. Elle pourrait peut-être interagir avec d'autres citoyens-utilisateurs? Offrir un café à sa collègue Laura? L'algorithme HappyApp estimait que leurs chances de devenir amies et leur potentiel de compatibilité étaient de 22 %. Certains auraient jugé ce chiffre trop faible pour y consacrer trop d'efforts, mais pour elle ce n'était pas si mal. La semaine précédente, elles avaient échangé brièvement. Laura lui avait raconté sa vie de famille, sa foutue vie de famille avec son mari idéal et leurs deux chiards dégoulinants de mièvrerie. Sibylle avait souri chaleureusement, rétorqué qu'elle vivait encore en colocation. Elle n'avait pas pu réprimer complètement le brin de honte qui flottait dans sa voix. En colocation, à quarante-six ans. Laura n'avait rien dit, mais avait tout de même marqué un moment d'arrêt. Heureusement, Sibylle n'en avait pas révélé davantage. Après ce bref échange, les deux femmes s'étaient attribué mutuellement la note de 5 sur 5. Toute à ses pensées,

truie bruits de truie étouffe étouffe

elle se dirigea vers le grand escalier de marbre sombre qui n'aurait pas manqué de surprendre un quelconque

visiteur tant il était luxueux par rapport au reste de la maison. Après tout, songea-t-elle, je pourrais aussi passer un peu de temps – *flirter!* – avec le type

— Sibylle! Sibylle!

du service informatique? Comment s'appelait-il déjà, ce jeune homme noir aux yeux un peu battus, bâti comme un dieu? Victor, Hector, un truc comme ça. Toutes les filles en étaient folles au travail, au point de ne plus parler que de lui lors des pauses café. Elle sourit rêveusement à cette idée tandis que ses pas, lents et mesurés, tombaient lourdement de l'escalier vers l'étage du bas. Elle voulait que la vieille sache qu'elle ne se pressait pas. Qu'elle prenait son temps. Tout son temps. Qu'elle pouvait aussi bien s'étouffer dans sa propre bile et crever sur place.

— Tu m'entends, bon sang? Qu'est-ce que tu fabriques? Je suis coincée!

Mais bien sûr, il n'y avait jamais de visiteurs ici. Personne pour s'étonner de la magnificence ridicule et déplacée de cet escalier vénitien. La voix de la vieille était désormais à la fois plus lâche et plus hagarde. On y sentait presque battre le sang. Soudain, sans qu'elle sache véritablement pourquoi, le sourire s'élargit sur le visage de Sibylle. Oui, ce serait une bonne journée.

— J'arrive

vieille vieille truie truie truie morue

maman.

Juliette

Juliette tira d'un coup sec sur le morceau de scotch brun qui maintenait le carton fermé. Dessus, au marqueur noir, dans une écriture saccadée: « affaires Juliette – chambre ».

Depuis une semaine, toute la maison était envahie de paquets divers, colis répertoriés et sacs d'habits en vrac. Les couloirs étaient encombrés et le futur dressing complètement inaccessible. Pour aller aux toilettes, il fallait se faufiler entre les volumineux cartons remplis des dossiers de Néo. Sans parler de ses objets de collection en tout genre. « Impossible de m'en séparer », avait-il affirmé catégoriquement devant le regard mi-dubitatif mi-amusé de Juliette qui tenait dans ses mains un morceau de ferraille informe qui – c'était du moins ce qu'affirmait Néo – était en réalité une relique archéologique précieuse de l'Athènes antique. Il voulait le disposer sur une étagère de son cabinet. « Tu comprends », s'était-il entêté, « ça fait tout de suite plus sérieux de consulter un psy qui a des objets grecs chez lui. Ça fait plus pro. » Elle avait éclaté de rire et accepté, une fois de plus, les étranges lubies de son mari. Après tout, avait-elle songé, bientôt nous aurons de la place. Encore plus que ce que nous avions imaginé.

Les cartons de la salle de bains et de la cuisine avaient été déballés – ne restaient plus, pour les pièces à vivre, que ceux du salon et de la chambre. Évidemment, c'étaient ceux-là les plus nombreux, mais Juliette ne se décourageait

pas. Au contraire: elle était plutôt heureuse. Enfin, les choses avançaient! Chaque carton avait été estampillé d'un flashcode qui permettait à Juliette, grâce à l'application de réalité augmentée de ses lentilles, de savoir précisément ce qu'il contenait en temps réel.

Depuis près d'un an, Néo et elle avaient préparé ce déménagement, épluché les annonces immobilières, visité les environs, projeté leur avenir dans ce nouveau voisinage huppé des quartiers sud de la ville. Le quartier n°2: l'un des plus enviés et des plus heureux! Cela n'avait pas été facile; il avait fallu déposer un dossier de demande, justifier de la nécessité du déménagement, préciser et expliquer leurs indices de bonheur, insister sur le fait que, oui, Néo et elle étaient *des gens bien*. Suffisamment bien, en tout cas, pour occuper à deux une vaste maison à domotique optimisée à moins de dix minutes à pied du centre, au cœur d'un quartier verdoyant et intelligemment organisé autour de larges avenues qui favorisaient la promenade et donnaient une sensation d'ouverture sur le monde. Même dans ses rêves les plus fous, Juliette n'aurait pas souhaité mieux.

Elle ouvrit le premier carton et en sortit quelques-unes des affaires qu'elle n'avait pas jetées lors du nettoyage de leur précédent appartement. C'étaient des reliques rescapées de son ancienne vie – une vie désormais presque oubliée, si enfouie dans le passé qu'elle paraissait encore plus lointaine que l'Antiquité.

Elle avait prétendu auprès de Néo avoir tout jeté. C'était ce que lui avait conseillé son mari, répétant à l'envi qu'il ne voulait pas entendre parler de cette ancienne vie. *Ah, les hommes...*, pensa Juliette. Pour eux, tout devrait commencer et finir avec eux. Elle tint brièvement du bout des doigts quelques-unes de ces reliques – une barboteuse taille un an, le bracelet de la maternité, un minuscule peigne – puis les laissa retomber d'un coup. Peut-être avait-il raison, après tout? Cette force qui devait la pousser, la motiver, faire

avancer sa vie entière était, désormais, une force uniquement tendue vers le futur. À quoi bon s'encombrer du passé quand l'avenir promettait d'être plus radieux que le plus beau jour du plus ensoleillé printemps ? C'était peut-être un peu cucul, très « *personal happiness management* » comme approche, mais, au fond d'elle-même, elle y croyait. Ou, du moins, avait la sensation d'y croire – ce qui était le principal.

— Et puis j'ai le droit d'être cucul, merde ! lança-t-elle à voix haute après avoir déballé et précautionneusement dissimulé au fond d'une armoire les objets du carton, de façon à ce que Néo ne tombe jamais dessus.

Elle s'assit ensuite sur le bord du lit, s'essuya machinalement le front du revers de la main et, dans un soupir satisfait, cligna deux fois des yeux pour ouvrir HappyApp. L'application, connectée à ses lentilles de vision *AlphaCorp TrueSight* dernière génération, s'ouvrit instantanément. Les lignes de texte remplirent son champ de vision en surimpression sur la chambre en bazar :

- < Bienvenue sur *HappyApp* ! >
 - < Utilisateur : Juliette Lanhéry >
 - < Nombre d'amis : 224 561 >
 - < Indice de bonheur : 7,2 >
 - < Nombre de demandes d'amis en attente : 325 >
 - < Évolution de votre indice depuis votre dernière
- 16 connexion : + 0,0008 >
- < Nombre de messages en attente : 1 >
 - < Options proposées : >
 - < Ouvrir le message en attente >
 - < Envoyer un message >
 - < Accepter les demandes d'amis >
 - < Publier du contenu en ligne >

Elle décida d'ouvrir le message en attente et cligna sur la ligne correspondante. C'était une vidéo de Néo lui

annonçant qu'il resterait à son cabinet toute la journée et ne la rejoindrait donc pas pour déjeuner. « Je crois qu'il y a des barres Nutriplus dans le placard de la cuisine », ajoutait-il avant de conclure : « Je t'aime, ma petite Juliette en caoutchouc ! » Elle ne put s'empêcher de sourire en entendant ces mots. C'était ainsi que son mari l'appelait parfois. En référence, disait-il, à la capacité qu'elle avait de toujours rebondir, d'être souple et de ne jamais se casser. Elle se repassa le message trois fois, contemplant le visage fin et délicat de Néo. Avec sa barbe de trois jours, sa mèche de cheveux sur le côté et ses lunettes rondes.

— Tu sais que tu n'en as pas besoin, pas vrai ? lui disait-elle parfois pour le taquiner. Tes lentilles connectées sont capables de corriger tes défauts de vision en temps réel.

— J'en ai besoin ! martelait-il en riant. Ça me donne un air sage et mature. C'est important pour mes patients. À quoi bon aller chez un psy si c'est pour se retrouver chez quelqu'un qui n'a même pas de lunettes ? Parfois, je les enlève et je suçote les branches du coin de la bouche, comme ça. En disant des trucs comme « hmm, oui, c'est intéressant, je vous écoute ». Ça me donne un air de supériorité freudienne. Et si ça ne marche pas, je fais la même chose, mais avec l'accent allemand.

Juliette éclatait de rire et serrait son mari dans ses bras. Dieu merci, Néo avait suffisamment de recul sur lui-même pour savoir que ce qu'il disait était absurde. N'empêche : ses lunettes, à la fin des fins, il les gardait quand même sur le nez !

Sans un mot, elle cligna sur < Quitter HappyApp > puis retourna à la réalité de sa chambre. Par la fenêtre qui donnait sur l'ouest, les larges avenues bordées de verdure accueillaien't promeneurs, poussettes, joggeurs. On se serait cru dans l'une de ces publicités pour les futurs lieux de vivre-ensemble et autres projets architecturaux néo-urbains. Sauf que c'était réel, bien réel. Une fois encore, Juliette ne

put réfréner le mince sourire qui orna aussitôt son visage. Quelle chance elle avait ! Quelle chance *ils avaient* ! Autant de bonheur lui semblait parfois – aussi absurde que fût cette idée – difficilement supportable.

Revenue de sa rêverie, elle jeta un regard à l'océan de cartons à moitié défaits qui l'entourait. Chacun clignotait, attendant que Juliette cligne pour en faire défiler le contenu. Au travail ! pensa-t-elle. À voix haute, elle demanda à son IA intégrée :

— Pourrais-tu générer un album inédit des Beatles ? Période 1966.

Aussitôt, l'algorithme de création musicale auquel la jeune femme s'était abonnée répondit d'une voix chaleureuse dans ses implants infra-auditifs :

— C'est fait ! Nous vous souhaitons d'apprécier votre écoute !

Chaque jour, ou presque, Juliette découvrait de nouvelles chansons générées par des intelligences artificielles. Elle demandait le plus souvent les Beatles, son groupe préféré, mais il lui arrivait parfois aussi d'écouter des morceaux inédits d'autres musiciens du ^{xx}e siècle. Juliette adorait ces vieilleries, ce qui ne manquait pas de provoquer étonnement et incompréhension dubitative autour d'elle.

— J'ai le droit d'être cucul et d'aimer les Beatles, merde ! lança-t-elle de nouveau à la pièce vide dans un petit rire espiègle.

La voix d'un Paul McCartney virtuel remplit instantanément ses puces auditives connectées. La chanson, comme à l'accoutumée, était impeccable. C'était toujours un émerveillement pour elle de découvrir ces nouvelles compositions – souvent supérieures aux enregistrements originaux dont elles s'inspiraient. Les guitares fluides et complémentaires de John et George, la ligne de basse mélodique de Paul et la batterie de Ringo : tout s'accordait à la perfection. « Comme à la grande époque », disait

Juliette, même si elle ne savait pas vraiment de quoi elle parlait. Il lui arrivait aussi, lorsqu'elle était particulièrement fatiguée, de se plonger dans une expérience narrative immersive connectée sur le métavers. Elle fermait les yeux et se retrouvait instantanément à la place d'une héroïne de Jane Austen. Elle ne l'aurait jamais avoué à Néo, mais elle avait passé des heures à se pâmer virtuellement devant le monsieur Darcy que son IA avait généré spécialement pour elle, sur des critères de beauté et de prestance préalablement renseignés selon son historique de fréquentations amoureuses passées et ses données d'hormones sécrétées face à des inconnus croisés au hasard des rues.

Elle déballa dans la matinée une dizaine de cartons, plia et rangea soigneusement ses habits, ceux de Néo, disposa les meubles, arrangea la pièce et prépara un petit coin douillet – croquettes, litière, coussins – pour Bettina. D'ici quelques jours, ils auraient une chambre digne de ce nom. Elle en oublia même l'heure du déjeuner. Tout ce à quoi elle parvenait à penser était leur projet, leur Grand Projet.

Elle organisa pour elle, dans le coin du séjour, un petit espace de travail : une flopée de livres aux titres plus pointus les uns que les autres, traitant des oiseaux migrateurs, des oiseaux des villes, des mœurs, des murmurations, des formes de vol et autres techniques descriptives de reconnaissance des chants. Au milieu des volumes, elle plaça sa propre thèse : *Étude descriptive de la faune aviaire dans un contexte urbain à l'heure des nanotechniques de puçage*. Bon Dieu, soupira-t-elle en faisant défiler les pages entre ses doigts absents, elle avait l'impression d'avoir écrit ça un siècle auparavant, ou dans une autre vie. Au-dessus du bureau, elle punaisa la reproduction d'une ancienne estampe japonaise représentant un geai, ainsi que quelques clichés qu'elle avait pu prendre au fil de ses recherches, voyages et pérégrinations diverses, dont la photographie envoûtante – c'était du moins ainsi qu'elle la voyait – d'un

envol d'étourneaux. Juliette n'aimait pas beaucoup les cadres connectés. Elle évitait de vivre entourée de photos qui auraient pu lui rappeler son autre vie, son ancienne vie. Pour cela, elle avait son historique de vision stocké dans le *cloud* de ses lentilles équipées. Mais elle ne le consultait presque jamais. Elle préférait s'entourer d'objets physiques. En cela, Néo et elle n'étaient pas si dissemblables. Lui avec ses reliques archéologiques douteuses, elle avec ses tableaux et ses estampes. Un peu vieux jeu, tous les deux. *On dit bien que les gens qui se ressemblent s'assemblent*, pensa-t-elle dans une moue perplexe.

Revenue dans la chambre, elle buta en contournant le lit contre un petit paquet blanc sur lequel, de la main de Néo, était écrit « Juliette – important ». Elle connaissait, bien sûr, le contenu de ce carton. Pas besoin de cligner dessus. Mais, sans qu'elle sût très bien pourquoi, elle l'avait gardé pour la fin.

Elle se laissa choir sur le lit et observa longuement les lettres au feutre noir. L'écriture de Néo était cochonneuse, presque illisible – *une vraie écriture de médecin*. Un sentiment difficile à identifier, quelque chose comme de l'appréhension mêlée à une forme de dégoût, monta en elle. Elle resta immobile quelques instants, rouvrit HappyApp, consulta les demandes d'amis qui lui étaient faites – émanant toutes de parfaits inconnus, mais que le système de géolocalisation avait repérés et à qui il avait proposé son profil, sans doute des citoyens qu'elle croisait régulièrement ou qui habitaient à proximité –, cligna sur la ligne indiquant son indice de bonheur. 7,2: elle n'avait jamais été aussi haut. Il faut dire qu'elle se démenait, depuis quelques semaines, pour poster le maximum de contenus heureux. Sa dernière vidéo, captée par ses lentilles oculaires et aussitôt publiée en ligne, montrait un jardin d'enfants riant et s'amusant sous le soleil du matin. Pour agrémenter les images, Juliette avait demandé à son algorithme de générer une musique de fond

légère et enjouée. Elle avait accompagné le billet des hashtags *#BonheursdEnfance #LaVieDevantSoi #MatinRieur*. Elle adorait cette vidéo, qui lui avait valu plusieurs millions de *likes*, et se la repassait parfois, juste pour le plaisir. Bien sûr, il y avait aussi sur son profil ses montages quotidiens, générés automatiquement par l'application à partir des moments les plus heureux de chacune de ses journées. Le plus souvent, il s'agissait d'images d'oiseaux. Un pic-vert surpris un matin dans un jardin public. Une mésange tardive dans un soir d'automne, qui chantait entre les branches nues d'un arbre. Les oiseaux étaient devenus quasi absents de l'espace public urbain – à l'exception de quelques nuisibles, en premier lieu les pigeons – depuis les événements climatiques qui avaient secoué le siècle. Mais Juliette – c'était son métier – savait où les traquer et les voir. Grâce à ces contenus, elle avait récolté près de cinquante mille *followers* en quelques semaines. C'était important, et elle le savait. Tout comme il était important qu'elle conserve un indice de bonheur supérieur à 7. Cela contribuait à l'accomplissement du Grand Projet.

D'une main décidée, elle décacheta le petit carton blanc et en inspecta le contenu. C'était Néo, bien sûr, qui avait fait l'emballage. Elle reconnaissait sa patte : rien qui dépassait, tout parfaitement aligné sans le moindre espace de perdu, les gélules avec les gélules, les comprimés entre eux, et les explications posologiques sagement repliées sur le côté. Elle retira un tube de Dormadol et l'inspecta silencieusement. Dans ses oreilles, une nouvelle chanson inédite des Beatles répandait ses accords sucrés. Mais elle changea d'avis et demanda à son IA de passer un enregistrement original, « Blackbird ». Au bout du compte, elle préférait la musique écrite et jouée par des humains.

Elle posa le tube de comprimés debout sur sa table de chevet – côté gauche du lit, comme toujours –, puis sortit les autres : Somniful, Relaxatil, Normagen. Elle

n'aurait bientôt plus de Relaxatil, il faudrait qu'elle en parle à Néo – bien qu'il fût sans doute déjà au courant, ses données de consommation étant enregistrées en temps réel dans son dossier de suivi médical. Pensive, elle retira du carton une petite boîte bleu ciel estampillée de la marque HappyPill.

Aussitôt, ses lentilles numériques identifièrent le logo et ouvrirent une page de mise en garde dans le coin supérieur droit de son regard :

< Attention, cet item est soumis à une stricte réglementation! >

< Options proposées : >

< Consulter la posologie >

< Se rendre sur le groupe de discussion HappyPill en ligne >

< Contacter un médecin >

Elle cligna deux fois pour fermer la fenêtre et rangea la boîte dans le tiroir de la table de chevet. Tout d'un coup, elle sentit une curieuse anxiété s'abattre sur elle. Une anxiété *déplacée*, c'était le mot qui lui était venu à l'esprit. Sa respiration s'était accélérée et le sang s'était mis à taper contre ses tempes. *Ce n'est plus la peine de penser au passé*, songea-t-elle. Mais l'image de la barboteuse vide entre ses mains – bleu clair, si petite et si fine qu'on avait peine à croire qu'un être humain avait pu y loger – lui revenait sans cesse. Elle balaya ces idées déplaisantes pour se concentrer sur la musique, ferma les yeux, inspira longuement et se laissa tomber dans le lit. Le passé était passé.

*Blackbird singing in the dead of night
Take these sunken eyes and learn to see
All your life, you were only waiting
For this moment to be free*

— J'ai le droit d'être cucul, d'aimer les Beatles et de ne plus avoir à prendre ces trucs pour être heureuse, merde! dit-elle à voix basse.

Mais le mal était fait. À la simple vue des tubes médicamenteux, un sentiment d'abattement s'était répandu en elle aussi rapidement que l'oxygène dans son sang. Des formes, des ombres, des voix longuement enfouies se mirent à tournoyer et à résonner devant elle, jusqu'à former au-dedans de son cœur comme un caillot de fatalisme noir. Cela lui arrivait parfois; elle était d'un naturel, disons, mélancolique. Elle s'efforçait de garder tout ça pour elle, mais Néo connaissait son histoire, il *la* connaissait sans doute mieux que personne, et savait que son humeur pouvait être affectée par ce qu'il appelait ses « crises de nostalgie paradoxales ». Ressassant ces mots, elle hésita à cligner pour se rendre sur HappyApp et visionner les images d'Adam. *Non!* Il ne fallait pas faire ça – elle le savait d'expérience. Alors elle songea à son mari, trois rues plus loin, dans son cabinet. Sans doute à écouter les jérémiades de quelque nouveau patient. Ce déménagement serait aussi bénéfique pour sa carrière – c'était du moins ce qu'il avait prévu.

— Je vais me spécialiser dans les patients affichant un indice de bonheur entre 6 et 8, lui avait-il confié. De toute façon, dans ce quartier, il n'y aura pas plus bas. Et au-dessus de 8... plus besoin de consulter un psy!

Il avait tout prévu. Le plan de carrière sagement aligné, comme les tubes de médicaments dans le petit carton blanc. Elle admirait cela chez son mari, en même temps qu'elle le redoutait obscurément. Cette capacité à mettre de l'ordre, à identifier la moindre particule déplacée, à trouver une solution pour arranger le chaos des choses. C'était une qualité appréciable dans un mariage, n'est-ce pas? Mais une petite dose de chaos n'était-elle pas aussi nécessaire pour une vie réussie? À l'image d'un vol d'oiseaux: parfaitement ordonné vu du sol, et pourtant bourdonnant de

mouvements contradictoires, de fugues soudaines et de contrelignes rompues. Parfois, Juliette ne savait plus si elle se situait à l'intérieur ou à l'extérieur du vol. Il lui arrivait de se sentir étrangère à sa propre vie, comme si elle vivait à la périphérie d'elle-même. Un simple détail suffisait à la faire basculer d'un côté ou de l'autre de son existence.

Très vite, elle chassa ces idées déprimantes de son esprit. Ce qu'il fallait maintenant, c'était être efficace, cohérente, performante, disruptive. En un mot : heureuse. Il ne fallait penser qu'au Grand Projet. À l'avenir. Au merveilleux avenir qui s'ouvrait devant elle.

Elle regarda longuement la table de chevet, en ouvrit le tiroir. Puis, sans réfléchir plus avant, contemplant sur la table de nuit la petite sculpture de chouette noire aux yeux dorés que lui avait offerte Néo au début de leur vie commune, ignorant les mises en garde qui s'affichaient sur son champ de vision, elle tendit la main vers la boîte bleu ciel et avala un comprimé de HappyPill.

*Blackbird fly
Into the light
Of a dark, black night*

Néo

Délire autocentré à tendance paranoïaque, songeait Néo en suçotant la branche gauche de ses lunettes rondes et en tâchant de se donner un air absorbé. Face à lui, une femme, la quarantaine, assise sur un divan recouvert de velours vert. C'était la réplique quasi exacte du divan qu'utilisait Freud dans son cabinet de Vienne. Néo ne s'en cachait pas : il avait un côté un peu fétichiste, avec ses objets, ses bibelots, ses rayonnages de livres parfaitement alignés et sa collection de stylos à plume. Juliette ne manquait jamais une occasion de se moquer gentiment de lui à ce sujet : plus personne n'avait besoin d'écrire à la main. Il suffisait de dicter à voix haute un texte à ses implants auditifs connectés pour que les mots s'alignent en temps réel sur le champ visuel des lentilles numériques. Néo le savait, bien sûr, et pas plus qu'un autre il ne trouvait d'*utilité* à ces objets. Mais c'était précisément ça qui l'excitait : leur *inutilité* les rendait intéressants ! Un stylo à plume, c'était un objet de plaisir. Pas un vulgaire truc utilitaire jetable. En plus, se disait-il en bon psychanalyste, c'était de toute évidence un substitut phallique. Bref, il en avait conscience : son côté fétichiste prenait parfois le dessus.

La femme assise en vis-à-vis de lui – il lui avait proposé de s'allonger, mais elle avait refusé – s'appelait Hélène

Dantec. Elle travaillait comme avocate dans une firme en vue, était mariée sans enfants, et affichait un indice de bonheur de 6,7. Un peu faible, mais pas si mal. Dans sa vie de tous les jours, Néo n'aurait sans doute jamais parlé avec elle. Lui-même avait atteint le score de 7,9 et il ne comptait plus fréquenter d'utilisateurs en dessous de 7. Cela lui aurait fait courir le risque de chuter ou d'être associé à des réseaux de connaissances trop éloignés de ses propres standing et horizon d'attente. Chaque matin, il clignait pour ouvrir HappyApp, impatient de découvrir les offres *premium* que l'algorithme lui avait réservées – réductions, promotions, avantages calculés selon ses goûts, sa géolocalisation, ses habitudes et, bien sûr, son indice de bonheur. Pas plus tard que la veille, il avait pu ainsi profiter d'un café de synthèse offert dans le magasin juste en bas de l'immeuble où se trouvait son cabinet. *Comme quoi*, avait-il pensé, tout satisfait avec son gobelet brûlant dans la main, *ça paye d'être heureux!*

Hélène Dantec avait les mains et la voix qui tremblaient. On sentait qu'elle n'était pas à son aise, que c'était la première fois qu'elle consultait un professionnel, qu'elle ne savait pas trop comment faire ou que dire.

— Au début, ça allait, souffla-t-elle en regardant le sol, les mains entortillées l'une dans l'autre. Et puis, ça s'est aggravé. J'ai d'abord pensé que ce n'était pas un problème, que c'était le stress, mon travail, tout ça. Je ne me suis pas vraiment inquiétée. J'ai essayé de me mesurer. Mais ça a continué de grandir et de prendre de la place dans ma vie. Maintenant, ça prend presque *toute* la place. C'est devenu invivable. Du matin au soir, je ne pense qu'à ça.

Elle avait l'air à la fois effrayée et effarée par ses propres paroles. Se dégageait d'elle une impression d'hébétude égarée, comme un animal sauvage face à son propre reflet dans un cadre de réflexion connecté. Néo décroisa les jambes et rechaussa ses lunettes sur son nez.

— Et comment ces... crises se manifestent-elles?

— Ça commence au réveil. Si je ne cligne pas sept fois pour ouvrir HappyApp, je sais que quelque chose va m'arriver dans la journée. Sept est un bon chiffre.

Il hocha la tête lentement, dans une expression grave. Hélène Dantec souffrait de troubles obsessionnels compulsifs aggravés. Classique, et pourtant pas si évident à soigner. Néo n'avait jamais osé l'avouer à personne, mais il avait travaillé cet air songeur et concentré dans son miroir connecté pendant des heures.

— Mieux que huit et neuf. Par contre, il faut que je passe neuf fois le seuil de la porte pour sortir de chez moi. Sinon... je ne sais pas. Mais je sens qu'il faut que je le fasse. Les chiffres impairs sont étranges. Ils ont... une vertu. Une vertu que je ne saurais pas vraiment définir, mais qui peut se retourner contre vous si vous n'y prenez pas garde. C'est pourquoi il faut contrebalancer avec des nombres pairs de temps en temps. Au travail, par exemple, je cligne quatre fois sur ma ligne de début de journée. Sinon...

Elle ne termina pas sa phrase. Pas besoin. Néo comprit immédiatement ce qu'elle voulait dire : sinon le monde s'effondrerait, une météorite s'écraserait sur la ville, ou quelque autre absurdité du même acabit. Il avait eu affaire, quelques années auparavant, à un patient souffrant d'un trouble similaire. Pas autant qu'Hélène Dantec, certes. Il n'avait pas réussi à le rassurer. Il avait fini par le bourrer d'anxiolytiques et le rediriger vers une clinique spécialisée.

— Avez-vous déjà pensé à faire un séjour en établissement ? s'enquit-il.

— Vous voulez dire... me faire interner ? Vous pensez que je suis folle, monsieur Lanhéry ?

Néo détestait quand ses patients l'appelaient « monsieur ». Normalement, quand on est en consultation, on dit « docteur ». Mais il ne broncha pas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, bien sûr. Mais parfois, être tenue séparée du cadre quotidien peut aider. En d'autres mots, vivre loin de chez vous.

— J'ai déjà essayé de passer quelques nuits à l'hôtel, mais ça n'a servi à rien. Les hôtels sont fourbes. Il faut une chambre avec un nombre pair, mais il faut activer onze fois le scan pupillaire de l'entrée. Onze est un nombre agréable. Il me fait plaisir, en général. Sauf dans la cuisine.

Néo retira ses lunettes pour se remettre à en suçoter la branche. Cette façon de se comporter participait pleinement au rituel. Pourtant, elle était devenue peu ou prou inconsciente, spontanée. Il avait fini par *incarner* pleinement le rôle qu'il avait voulu sien : celui de l'intellectuel perdu dans sa réflexion et tout entier consacré au traitement de ses patients. Il avait pu observer, lors de plusieurs expériences immersives dans un métavers reconstitué, la plupart de ses illustres confrères faire de même. Freud se grattait la barbe. Jung n'arrêtait pas de poser ses index sur l'arête de son nez. *Ça fait partie de la magie*, avait-il conclu.

— Comment est-ce que cela se passe au travail ? Je veux dire : est-ce que vos collègues ont remarqué votre attitude ? Ça doit paraître bizarre, vu de l'extérieur.

Hélène Dantec marqua un temps d'arrêt.

— J'essaie de me cacher, souffla-t-elle d'une voix honteuse, avant d'ajouter : autant que possible. Ce n'est pas ma faute s'il faut appuyer six fois sur la touche « expresso » de la machine à café. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose à David.

— Qui est David ?

— Un collègue du conseil juridique. Si je ne fais pas ça, il risque de chuter de l'immeuble.

Un rictus malaisé traversa le visage de la femme. Elle-même avait visiblement conscience que ce qu'elle disait pouvait prêter à sourire, voire à rire. Pourtant, nota intérieurement Néo, elle y croyait dur comme fer, et il n'était

pas utile d'essayer de la détromper. En l'occurrence, la bonne stratégie était d'entrer dans son jeu.

— Nous avons tous nos croyances personnelles, dit-il. Parfois, celles-ci sont absurdes. Mais si nous y tenons, pourquoi vouloir nous en départir? Moi, par exemple, je consulte systématiquement mon HappyApp entre deux patients. Pourtant, il est peu probable que j'aie reçu de nouvelles notifications. Et dans tous les cas, je n'aurai pas le temps de m'y attarder. Mais c'est plus fort que moi, dès que l'heure de consultation est terminée, je cligne. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est un peu la même chose que vous. Est-ce que je fais ça parce que j'ai *réellement* envie d'aller sur HappyApp? Ou est-ce que c'est un rituel vaguement irrationnel?

Hélène fronça les sourcils et secoua légèrement la tête en signe d'incompréhension.

— Ce que je veux dire, poursuivait Néo, c'est que l'être humain est, par essence, un être de croyance. Et que ces croyances sont de natures diverses. Aux yeux du monde extérieur, elles peuvent paraître absurdes ou infondées, mais elles n'en sont pas moins pertinentes pour celui qui y adhère. Elles ne deviennent problématiques que lorsqu'elles empêchent de vivre. Mais si vous me dites que ça ne vous gêne pas dans votre travail...

La femme leva le regard sur le psychanalyste. Elle devait le trouver un peu affirmatif, un peu trop sûr de lui. C'est du moins ce que pensa Néo. Il avait fait exprès de livrer ce genre de vérités générales qui ne voulaient, au fond, pas dire grand-chose. Pour une bonne thérapie, avait-il coutume de dire, il fallait toujours commencer par tranquilliser le patient sur sa normalité. C'était ce qui rassurait les gens, n'est-ce pas? Se sentir *normaux*. Ensuite, on pouvait commencer à creuser.

— Mon mari... répondit Hélène.

— Oui?

— Mon mari ne supporte plus ces manies. Pourtant, je lui ai expliqué comment ça se passe dans ma tête: si je ne reste pas trois minutes devant la porte d'entrée de notre immeuble en équilibre sur ma jambe gauche, puis droite, puis gauche, il risque de mourir dans d'affreuses souffrances.

— Et vous n'aimeriez pas que cela arrive.

— Bien sûr que non! Êtes-vous marié, monsieur Lanhéry?

— Docteur.

— Pardon?

— Docteur Lanhéry. Et oui, je suis marié. Mais nous ne sommes pas là pour parler de moi.

Il avait consulté, avant la séance, les données en ligne d'Hélène Dantec. Elle vivait quelque part dans le quartier, pas très loin de la nouvelle maison. Néo n'aurait pas aimé la rencontrer dans la rue. Il avait croisé, quelques mois auparavant, l'un de ses patients, et avait aussitôt changé de trottoir. Il s'était persuadé que c'était parce que cela pourrait nuire au processus thérapeutique. Mais la vérité était autrement plus simple: une fois dépouillé de l'apparat et du faste de son cabinet, Néo n'était qu'un homme comme un autre. Et il n'aimait pas beaucoup projeter cette image.

— Nous traversons... une mauvaise passe, reprit Hélène Dantec.

Sa bouche s'était distordue en prononçant ces mots. Son regard se perdit une nouvelle fois et ses mains reprirent leurs entortillements anxieux. Néo savait que le langage corporel était presque aussi signifiant que les paroles échangées. Mais dans le cas d'Hélène Dantec, il ne fallait pas s'arrêter à ces signes de nervosité. C'était, en quelque sorte, la partie émergée de l'iceberg. Ce qui intéressait Néo – ce qui intéressait le *docteur Lanhéry* –, c'était plutôt ce qui échappait à Hélène. Tout ce qui, dans son habillement, dans la façon qu'elle avait de se tenir, dans le plus infime de ses choix de

langage, échappait à sa vigilance et transparaissait malgré elle. En quelques minutes à peine, le psychanalyste avait décelé la petite fille brimée qui sommeillait quelque part au fond de cette bourgeoise trop apprêtée, parée d'habits de luxe et de bijoux discrets à la façon d'un costume dont elle se serait vêtue pour projeter d'elle l'image qu'elle souhaitait. C'était justement cela qui avait craquelé pendant des années, qui craquait maintenant, et qui se manifestait de la plus bizarre des façons : si elle n'accomplissait pas ses étranges et obsessionnels rituels, c'est tout le monde qui l'entourait qu'elle attirerait dans sa chute. Une volonté psychotique et narcissique de rendre l'univers corespondant de ses complexes personnels.

— Et vous ne souhaitez pas vous séparer..., enchaîna Néo. Êtes-vous heureuse avec votre mari ?

— Je... oui, bien sûr ! Ou disons...

Elle demeura muette quelques instants. Elle savait pertinemment qu'elle devait faire attention à ce qu'elle allait dire.

— Disons que je serais plus malheureuse sans lui. Mon indice a déjà beaucoup baissé ces dernières semaines. Chez Wolfman&Currer, il faut avoir un indice au moins supérieur à 6,6. Sinon, c'est le licenciement assuré. Ils estiment qu'un collaborateur en dessous de ce taux n'est pas suffisamment épanoui. Et comme vous le savez, l'épanouissement personnel est une clé de réussite et d'engagement professionnels.

Néo hocha silencieusement la tête. La plupart des entreprises avaient des règles de ce genre, fixant en interne le chiffre qui leur semblait pertinent. Dans le cas d'un grand cabinet d'avocats – l'un des plus réputés et des plus chers de la ville –, 6,6 lui semblait même étonnamment bas. Il avait eu un patient, quelques années plus tôt, qui travaillait dans le domaine de la publicité infra-applicative et dont l'indice de bonheur devait rester impérativement au-dessus de 7,9. Ça l'avait rendu presque fou.

— Le plus important à mon avis, déclara Néo en se penchant légèrement vers l'avant, appuyant ses coudes sur ses genoux et calant son menton entre ses deux mains – une attitude lacanienne au possible –, c'est d'abord de penser à vous. Si vous souhaitez sauver votre mariage, ne voyez pas cela comme une obligation pour ne pas être licenciée. Pensez à votre mari. Pensez à vous. Et votre indice de bonheur suivra naturellement.

C'était un conseil parfaitement banal – le psychanalyste en avait presque conscience. Il poursuivit néanmoins :

— Un bon test serait de passer une journée sans tocs.

— C'est impossible. Je ne tiendrais pas deux minutes.

— Eh bien, commencez déjà par supprimer l'un de vos rituels. Que se passerait-il si, demain soir par exemple, vous décidiez de ne pas faire la grue sur le seuil de votre immeuble avant de rentrer chez vous ?

Hélène hésita une poignée de secondes et réprima un air gêné. Visiblement, l'expression « faire la grue » n'était pas à son goût.

— Je vous l'ai dit... Mon mari mourrait dans d'affreuses souffrances...

— Mais vous savez que c'est absurde, n'est-ce pas ?

Elle redoubla d'hésitation pour se murer dans une posture mutique et refermée.

— Non je ne le sais pas, dit-elle finalement d'une voix sèche et retranchée, vaguement provocatrice.

Enfin, pensa Néo, *la petite fille narcissique se réveille*. Consciemment ou non – lui-même ne se posa pas la question – il attrapa l'un de ses stylos plume sur le coin de son bureau et joua machinalement avec le capuchon, s'amusant à l'enlever et à le remettre dans un mouvement de va-et-vient régulier.

— Ce qu'il vous faudrait, affirma-t-il finalement, c'est un objet transitionnel.

— Un... ?

— Un objet qui, symboliquement, vous permettrait d'exprimer vos pulsions. Si vous n'accomplissez pas votre rituel, la seule chose que vous risquez c'est de souffrir, temporairement, de frustration. Or la frustration, comme vous le savez peut-être, peut être dépassée dès l'instant que l'on exprime nos désirs sur un objet transitionnel. Un objet qui vous permettrait de vous défouler, au moins de façon passagère. Avez-vous quelque chose... je ne sais pas... un objet qui vous serait cher? Qui serait plein, à vos yeux, de charge émotionnelle et symbolique? Peut-être quelque chose que vous auriez conservé de votre enfance?

Lentement, méthodiquement, le psychanalyste faisait son travail et amenait sa patiente sur le chemin qui l'intéressait. Il fallait libérer cette petite fille de toute la violence qu'elle avait accumulée. Hélène sembla réfléchir quelques instants et finit par avouer, presque honteuse :

— J'ai gardé mon vieil ours en peluche. De quand j'étais petite.

Néo afficha un sourire vainqueur.

— C'est parfait! s'exclama-t-il.

Un ours : matérialisation ambiguë d'une violence et d'une sauvagerie animale exacerbée, déguisée sous les traits d'une figure rassurante et molletonnée. Il nota intérieurement l'attitude corporelle de sa patiente, légèrement plus fléchie, courbant imperceptiblement le dos, sa bonne posture de CSP++ se cassant, le voile de porcelaine se fissurant et laissant apparaître, par un interstice craquelé, une faille trop longtemps cachée.

— Voilà ma préconisation pour notre prochaine séance, dit-il en faisant comprendre à Hélène que l'heure était passée. Le soir, en rentrant du travail, pénétrez simplement dans votre immeuble, sans accomplir votre petite gymnastique rituelle. Faites-vous violence. Vous verrez que votre mari ne mourra pas dans d'affreuses souffrances. Si vous en doutez toutefois, prenez votre ours en peluche et

défoulez-vous. Je veux dire : câlinez-le, frappez-le, jetez-le, faites ce que bon vous semblera pour apaiser votre éventuelle frustration. La première fois, cela va être difficile. Mais si vous poursuivez vos efforts, vous verrez que les choses se stabiliseront. Votre mari sera toujours en vie, vous serez rassurée, et vous ne l'embêterez plus avec vos tocs qui lui pourrissent le quotidien. Vous seriez prête à faire cet exercice ?

Hélène Dantec hocha silencieusement la tête.

— Et nous en reparlerons dans dix jours. Vous verrez, vous irez déjà beaucoup mieux.

Elle afficha un sourire forcé.

— Cela ne risque pas de nuire à mon indice de bonheur ? s'enquit-elle sur un ton affecté, volontairement trop distant et désintéressé.

— Je ne pense pas, la rassura Néo. Vous allez aller mieux, croyez-moi. Et je vais aussi vous prescrire quelques anxiolytiques, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Il marqua un temps puis demanda en refermant le capuchon de son stylo d'un coup sec et satisfait :

— Vous avez déjà pris des gélules HappyPill ?